

Quel avenir pour la tapisserie ?

Créée suite à l'inscription de la tapisserie d'Aubusson au Patrimoine culturel immatériel de l'humanité par l'Unesco en 2009, la Cité internationale de la tapisserie, inaugurée en 2016 à Aubusson, est arrivée juste à temps pour sauver la filière et ses savoir-faire moribonds dans un territoire sinistré. Avec à sa tête Emmanuel Gérard, spécialiste de l'ingénierie culturelle, la Cité comprend un musée, un centre de formation (qui avait disparu depuis 1998) et mène une politique active en matière de création contemporaine à travers des commandes et des appels d'offres dont l'exécution est confiée aux manufactures et ateliers privés d'Aubusson. Lucas Pinton, P.-D.G. de la Manufacture du même nom au passé illustre, avec des collaborations signées Fernand Léger, Sonia Delaunay ou Le Corbusier, a pu ainsi ressortir les métiers remisés par son père dans les années 1990. Il se souvient de son arrivée à la tête de l'entreprise en 2002, où « plus aucun artiste n'était intéressé et l'atelier comptait trois lissiers qui partaient à la retraite l'année suivante ». Aujourd'hui, il emploie une vingtaine de lissières qui travaillent sur une trentaine de métiers.

Dans le sillage d'une reconsidération générale des métiers d'art et de la main, la tapisserie, s'engouffrant dans la brèche ouverte dix ans plus tôt par la céramique, sort enfin du purgatoire et semble avoir de beaux jours devant elle, même si la branche reste une niche difficilement rentable étant donné le coût de fabrication, qui frôle au mètre carré celui de l'immobilier parisien. À l'abri des modes et des aléas économiques, la Manufacture des Gobelins, l'auguste institution publique fondée par Colbert au xvii^e siècle pour assurer à la France une production propre, sans

plus importer de tapisseries des Flandres, a su traverser les périodes de vaches maigres sans ciller. L'arrivée à sa tête en 2018 d'Hervé Lemoine, archiviste et conservateur général du patrimoine (aujourd'hui président des Manufactures nationales Sèvres et Mobilier national, réunies depuis avril 2025), a permis de réveiller la belle endormie en réaffirmant sa fonction d'atelier de création.

D'importants projets ont été lancés comme la tapisserie pour les Jeux olympiques de Paris par Marjane Satrapi (issue du monde de la bande dessinée), le cycle de sept tapisseries pour la cathédrale Notre-Dame avec les artistes de renom Miquel Barceló et Michael Armitage, dont le tissage démarre cette année, ou la commande réalisée pour le Danemark (achevée en 2025 et exposée l'été dernier au Grand Palais) pour laquelle, sortant de sa tour d'ivoire, le Mobilier national a fait appel en renfort à des ateliers privés d'Aubusson. Une première appelée à se répéter.

Savoir-faire multiséculaire

L'art de la tapisserie, qui remonte à l'Antiquité, s'articule, à partir du Moyen Âge, autour de deux techniques: la tapisserie de haute lice et la tapisserie de basse lice, en réalité très similaires, à ceci près que le métier est placé verticalement face au lissier dans le premier cas, et horizontalement devant lui dans le second. Les gestes et les savoir-faire sont inchangés depuis des siècles, le lissier passant manuellement les fils de laine de couleurs entre les fils de chaîne de couleur écrue tendus sur le métier, dont le mouvement est actionné au pied par une pédale. Le lissier, face à son métier, travaille sur l'envers de la tapisserie, dont le carton ou modèle à l'échelle est situé derrière lui. Grâce à un petit miroir, il peut entrevoir son travail en cours de manière frag-

mentaire, la tapisserie étant enroulée au fur et à mesure sur une pièce cylindrique appelée ensouple. À aucun moment le lissier n’a une vue d’ensemble sur son travail. Un travail qui se compte, selon le format, la finesse et la sophistication du carton, en mois ou en années. Véritable épiphanie, la « tombée de métier » est l’instant sacré où, de manière irréversible, on coupe aux ciseaux les fils de chaîne et on ôte la tapisserie du métier. Enfin déroulée, la tapisserie achevée se révèle soudain, dans un moment d’émotion qui réunit l’équipe au grand complet. Car, au-delà du travail de tissage proprement dit, la réalisation d’une tapisserie comprend une succession d’étapes préliminaires mobilisant différents métiers et savoir-faire bien spécifiques. L’artiste en premier réalise un projet, sous forme d’œuvre bidimensionnelle, peinture en général.

LA TAPISSERIE: UNE ŒUVRE ORIGINALE

Président des Manufactures nationales, Hervé Lemoine est formel. Lorsque l’artiste a participé au projet, la désignation « d’après » doit définitivement être bannie du monde de la tapisserie. « C’est un art visuel à part entière, avec ses qualités propres et ses codes. Même si la peinture, à travers le carton, est l’œuvre originelle, la tapisserie est une œuvre originale en soi, réalisée main dans la main par un artiste et des lissiers. » Pour preuve, sa production strictement encadrée et limitée à huit exemplaires. V. B.-A.

“ C’est une niche difficilement rentable, son coût de fabrication frôlant au mètre carré celui de l’immobilier parisien ”

Celui-ci est transposé sous la supervision de l’artiste en « carton » par le cartonnier, qui réalise un modèle à l’échelle de la tapisserie finale. Vient ensuite le choix des matériaux (de la laine en général, avec éventuellement de la soie pour les tapisseries les plus précieuses) et des couleurs. Un échantillonnage est alors réalisé avec l’artiste, définissant toute la gamme des nuances qui seront utilisées. Au besoin, un teinturier est sollicité en extérieur pour créer de nouvelles couleurs sur mesure, les ateliers possédant un atelier de teinture intégré étant rares, en dehors de la Manufacture des Gobelins à Paris (déjà détentrice de dix-sept mille

couleurs). Le travail peut enfin commencer, le lissier restant en lien étroit avec l’artiste pour interpréter le carton qui lui sert de partition.

Inchangée depuis des siècles, la technique de la tapisserie recourt aujourd’hui pour la réalisation du carton à la photographie numérique qui apporte une précision que la peinture ne peut concurrencer. Du côté des matériaux, la laine reste reine, en dehors de certaines fibres comme la viscose de bambou, une alternative à la soie bien moins onéreuse, avec un rendu satisfaisant en termes d’aspect et de brillance. Mais en dehors de ces innovations à la marge, tout se passe comme du temps de La Dame à la licorne, ou presque. La véritable évolution, permanente celle-là, réside dans la création, les lissiers étant à chaque fois « challengés » par les artistes qui lancent sans cesse de nouveaux défis techniques et artistiques.

Un nouvel engouement :

Agnès Thurnauer, Nina Childress, Giuseppe Penone, Miquel Barceló, Fabienne Verdier, Laure Prouvost, Jean-Luc Moulène, Beatriz Milhazes, Françoise Pérovitch, Hélène Delprat, Raphaël Barontini, Laurent Grasso... On ne compte plus les artistes contemporains, toutes tendances confondues, qui, ces dernières années, répondent aux commandes ou aux appels d’offres. Réapparue en force dans les foires et les musées, la tapisserie plaît à nouveau par sa sensualité, son côté enveloppant, et force le respect par la qualité du travail de la main, exécuté dans le temps long. Car, loin de rebuter ou décourager les artistes, cette durée incompressible (souvent plusieurs années pour les grandes pièces) qui dicte le ralentissement les séduit et les fascine, dans notre monde où la vitesse et l’instantanéité sont devenues maîtresses.

Le travail en équipe, marqué par l’excellence des interlocuteurs, du cartonnier au lissier en passant par le teinturier, s’apparente à un voyage au long cours où le dialogue, l’intelligence collective et la recherche sont au rendez-vous.



Hélène Delprat,
Traité d’hydraulique, 2019, carton de tapisserie, pigment et acrylique sur toile, 200 x 264 cm
COLL. MOBILIER NATIONAL. COURTESY OF THE ARTIST AND GAL. CHRISTOPHE GAILLARD.
©R. FANUELE.

“ C’est une expérience qui me place dans une situation inconnue où je vais me trouver en difficulté. être amenée à changer de point de vue, rencontrer des problèmes. abandonner mes certitudes ”. souligne ainsi avec passion Hélène Delprat, lauréate du projet lancé pour commémorer en 2027 le millénaire de la naissance de Guillaume le Conquérant, et consistant à compléter la célèbre Tapisserie de Bayeux de son épisode manquant. De plus, la dimension de prestige de ces grandes commandes ne peut laisser indifférent. « Réaliser une tapisserie, c’est aussi un peu entrer dans l’histoire », confesse Françoise Pérovitch, qui travaille à une tapisserie de vingt-trois mètres de long pour les 150 ans de la disparition de George Sand (2026).

Revitalisée par ces collaborations artistiques de premier plan, la tapisserie contemporaine a parallèlement l’ambition de quitter l’or des palais pour toucher le plus large public possible. Ainsi des derniers projets lancés par la Cité internationale de la tapisserie autour du célèbre écrivain britannique J.R.R.Tolkien (série exposée au printemps 2025 au Collège des Bernardins à Paris) ou du maître du cinéma d’animation japonais,

Hayao Miyazaki (achèvement de l’ensemble des tentures fin 2026-début 2027). Par ailleurs, la commande royale passée par le Danemark à la Manufacture des Gobelins montre bien combien la France est synonyme d’excellence en la matière, et aujourd’hui la référence absolue dans le monde entier. Au point que tapisserie se dit tout simplement « gobelin » dans de nombreuses langues.

LE TISSAGE NUMÉRIQUE EST-IL UNE TECHNOLOGIE INTÉRESSANTE?

OUI

« Nous avons racheté il y a trois ans l’entreprise Néolice, qui utilise la technique du tissage mécanique, mise au point en 2004. Paramétré à partir d’un dessin numérique et d’une gamme de couleurs réduite (autour d’une dizaine), le carton est exécuté mécaniquement. Le résultat produit un effet similaire au point plat d’Aubusson. Le temps d’exécution est d’une journée et le coût de fabrication est divisé de dix à vingt fois, ce qui permet à de jeunes artistes de s’essayer à la tapisserie. »

Pierre-Olivier Four, de la Manufacture Robert Four.

NON

« Depuis le xv^e siècle, il y a toujours eu dans le monde de la tapisserie toutes sortes de tentatives et de recherches pour trouver des alternatives et modes de production moins coûteux. Mis au point il y a vingt ans, le tissage numérique, qui utilise un métier assisté par ordinateur, offre un rendu qui vise à approcher celui de la tapisserie manuelle mais reste à mon sens décevant. Il ne représente en aucun cas un danger pour la tapisserie manuelle traditionnelle. »

France-Odile Perrin-Crinière, de l’Atelier A2.